

Les auteurs auraient peut-être mieux fait de se borner à la partie purement militaire, qui était celle de leur ressort, puisqu'ils ne nous révèlent aucun fait qui puisse faire changer la conviction, que chacun a acquise sur ces événemens, d'après les faits connus de toute l'Europe, auxquels ils n'ajoutent rien que leur opinion ou plutôt l'opinion qu'on leur a commandée; et certes cette tâche était encore assez belle à remplir. Mais le premier volume, que nous connaissons, peut-il nous faire espérer que les auteurs mettront plus d'impartialité dans la partie militaire, qu'ils n'ont pu en mettre dans la partie politique? Nous craignons bien que non, si leur récit doit correspondre à la tirade suivante: « Nos héros partirent des plages de la » Betique, délivrèrent la capitale, passèrent la » Bidassoa, envahirent la France, et terminè- » rent sur les bords de la Garonne la lutte com- » mencée six ans auparavant dans les champs » de Baylen; » c'est encore l'illusion que se sont toujours faite les Espagnols sur la guerre de la Péninsule. On croit lire la proclamation du général Giron, citée par l'auteur, que nous traduisons dans la note 12, page 82, dont il fait si judicieusement sentir l'erreur et la jactance que, si elle était excusable au moment même des événemens, elle ne peut plus l'être quand l'on prétend employer le burin de l'histoire.

Nous devons regretter que les ministres du roi catholique, dans les cours d'Italie, n'aient pas rendu aux auteurs de l'écrit en question le même service, que leur ont rendu les ambassadeurs de ce monarque à Paris et à Londres, pour d'autres ouvrages. Les premiers paraissent avoir négligé de leur faire parvenir celui dont nous donnons la traduction, publié en 1816, puisque nous ne voyons pas cet écrit dans le catalogue des ouvrages où les auteurs ont puisé; nous n'y voyons pas non plus figurer celui du colonel Jones. Tous les deux auraient cependant rectifié leurs opinions, ce qui les aurait portés à chercher la gloire de la nation espagnole là où elle se trouve, et non en s'attribuant celle de l'armée anglo-portugaise, qui a effectué ce que les Espagnols si gratuitement veulent s'attribuer.

Et remarquons que les Espagnols, qui s'appliquent avec tant de persévérance à faire croire que la délivrance de la Péninsule est l'effet des efforts de leurs armées (comme si elles avaient été pour quelque chose dans les opérations majeures et décisives du duc de Wellington, depuis 1810 jusqu'à la bataille de Vittoria et l'assaut de St.-Sébastien), recherchent une gloire plus facile et, pour ainsi dire, plus commune que celle qui rejaillit sur eux

de l'héroïsme de l'universalité des individus de leur nation. En effet il dépend toujours et uniquement du gouvernement de toute nation européenne, quelle qu'elle soit, de se former une armée régulière et disciplinée, qui puisse rivaliser avec les meilleures de l'Europe : mais il ne dépend d'aucune disposition de l'administration, quelque forte, sage et instruite qu'elle soit, de créer un caractère héroïque à la nation qu'elle régit. La volonté prononcée et jamais démentie de l'indépendance nationale, le dévouement entier pour le souverain, quoique captif, qui porta les Espagnols à faire le sacrifice de leurs personnes, de leurs biens et de leurs familles à la poursuite de ces sublimes objets des affections d'un grand peuple, cette confiance dans la force inébranlable de leurs résolutions, qui les portait malgré tous les avantages des armées françaises, malgré la série non interrompue des désastres des armées espagnoles, à croire qu'il n'y avait rien d'obtenu pour les usurpateurs, quoique triomphans, et que l'Espagne à la fin serait libre, quoique toujours vaincue, sans alléguer d'autre raison, que cette sublime et courte phrase : *porque no queremos* : (parce que nous le voulons pas) : voilà ce qui constitue la gloire pure et incontestable du peuple espagnol. Quelle est la nation de l'Europe qui puisse lui être comparée

sous ce rapport ? Quelle jouisse donc de l'admiration publique et que la liberté européenne reconnaisse ce qu'elle doit à ses nobles efforts. Sans l'énergie du caractère espagnol , l'armée anglo-portugaise aurait pû par sa valeur et discipline gagner des batailles , mais elle n'aurait pas triomphé. Ce titre de gloire est assez beau pour que ses écrivains ne recherchent pas à en faire rejaillir sur elle un autre , auquel , faute d'armées régulières , elle ne peut pas prétendre.

L'Espagne , dans des temps plus éloignés de nous , a eu des armées régulières , et même les meilleures de l'Europe ; elle en aura encore , si elle a un gouvernement ferme et éclairé. Le paradoxe de M. de Pradt qui fait commencer l'Afrique aux Pyrenées , a été généralement regardé comme un ornement de ce style ambitieux qu'il affectionne , et non comme une assertion sérieuse qui ferait peu d'honneur à la sagacité d'esprit que cet écrivain cherche trop complaisamment à montrer. Un des rédacteurs qui écrit dans les *Annales des faits et sciences militaires*, combat en partie cette assertion , qui ressemble à la plaisanterie.

« C'est , dit-il , dans la partie Septentrionale
 » de cette région (les provinces Vascongades)
 » que le fameux prince Noir avait levé cette
 » infanterie avec laquelle il obtint des succès

» si brillans pour lui et si funestes pour la
» France ; c'est de la partie Méridionale , hé-
» ritage de sa mère , que Charles-Quint avait
» tiré cette admirable infanterie espagnole qui
» soutint long-temps sa réputation en Europe
» et acheva de périr à la bataille de Rocroy.
» Le Tasse qui connaissait bien l'Europe , nous
» montre la meilleure infanterie des Croisés et
» la plus nombreuse troupe de cette arme, venue
» des bords de l'Adour, de la Garonne et des
» hauteurs des Pyrenées , sous le vieux Ray-
» mond, comte de Toulouse. Tous les grands
» poètes font autorité en ce genre , Homère à
» leur tête..... »

Il ne s'est jamais présenté en Espagne , il ne se présentera peut-être plus une occasion plus favorable pour former une superbe armée , qu'à l'époque du retour de Ferdinand VII dans ses Etats , après sa captivité de Valençay. Quelques corps espagnols avaient gagné dans l'instruction et la régularité ; réunis à l'armée anglo-portugaise , ils avaient mérité les éloges du duc de Wellington : la nation espagnole , ravie d'avoir conquis son roi qu'elle avait toujours aimé et qu'elle idolâtrait par cela même qu'il avait été malheureux et qu'elle le regardait comme la première et la plus illustre victime de l'usurpateur , était dans la plus admirable position pour recevoir de la main de ce

souverain toutes les institutions propres à maintenir et à étendre la gloire nationale. L'énergie de la nation, déployée pendant sept années du bouleversement de la patrie, pouvait être dirigée vers tout ce qu'il y avait d'utile, sage et glorieux : au moindre signe des désirs du monarque, toute mesure aurait été adoptée avec empressement, zèle et enthousiasme ; ce qui, dans des temps ordinaires, ne pouvait être que le pénible fruit des veilles, des efforts et des combinaisons étudiées de l'administration, aurait été produit instantanément par une irrésistible instinct à seconder la volonté royale d'un souverain si ardemment désiré et si miraculeusement rendu à l'amour de ses peuples. L'ont-ils fait les hommes à qui le roi accorda sa confiance à une époque si précieuse ? Ont-ils connu, ont-ils envisagé en hommes d'état les intérêts de la nation et du souverain ? Les faits parlent d'eux-mêmes. Des distinctions odieuses que le danger commun avait fait inventer, et que le bonheur général aurait bientôt fait oublier, furent accueillies et embrassées comme maximes d'état ; les dénominations de *Libérales*, de *Afrancesados* furent consacrées, et ceux à qui on les départissait, irrévocablement proscrits.

Nous sommes loin de vouloir mettre sur la même ligne ceux qui, dans les Cortès, paru-

rent pencher pour la démocratie, ceux qui servirent l'*intrus*, et ceux qui, restés purs dans ce grand bouleversement politique, ne dévièrent jamais des devoirs envers le souverain légitime. Honneur, mille fois honneur immortel à jamais aux vertueux et héroïques espagnols, qui ne laissèrent jamais éteindre le feu sacré de respect et d'amour pour la légitimité ! Nous pensons cependant que jamais, chez aucune nation, il n'y eut moins de partis et moins de diversité d'opinions politiques que chez les Espagnols : tous voulaient la monarchie, tous voulaient avec ardeur Ferdinand VII ; ils l'avaient chéri, désiré comme prince héréditaire ; ils furent ravis de joie à son avènement au trône ; tous s'opposèrent, autant qu'il était en eux, à l'inconcevable démarche du voyage de Bayonne, à l'exception d'un petit nombre de conseillers, dont les avis prévalurent pour le malheur du roi et de la nation. Quelques jours suffirent à Buonaparte pour consommer la plus atroce perfidie ; et quand, par suite de cet exécrationnable attentat, Ferdinand fut ravi à l'amour des Espagnols, ils ne durent, ils ne purent songer qu'à la conservation de la monarchie. Ceux, qui par obéissance aux ordres, quoique évidemment arrachés au roi, et entraînés par l'exemple des hommes les plus marquans du royaume, les conseillers du voyage

à leur tête , reçurent l'usurpateur pour conserver la monarchie , et ceux , qui , placés loin de ce foyer d'intrigues , osèrent s'indigner de cet attentat , lever l'étendard de la résistance contre l'*intrus* , et former ensuite une constitution , au nom de ce même prince qui leur avait été enlevé et qui était dans les fers ; tous , disons-nous , ne voulurent jamais que Ferdinand : le nom de Ferdinand était dans tous les cœurs , s'il n'était que le cri de ralliement de quelques-uns. Voilà en deux mots toute l'histoire de la révolution d'Espagne.

Comment se fait-il qu'un petit nombre d'hommes , qui tous ont commencé par être *afrancesados* , comme fauteurs du voyage de Bayonne , soient parvenus à faire croire et adopter l'idée d'un troisième parti idéal qui n'exista jamais (car tout Espagnol , pendant la captivité du roi , fut ou du parti des Cortès ou de celui de Joseph) et qu'ils soient parvenus à faire condamner ceux qui restèrent *afrancesados* quelques jours de plus qu'eux , et les constitutionnels des Cortès , qui ne le furent jamais ? Ne devaient-ils point , s'ils étaient justes , montrer au roi , au milieu du triomphe de son retour , toute la nation espagnole , comme le plus digne objet de la bienveillance royale , elle qui n'a jamais désiré

que Ferdinand ? Quel spectacle plus beau s'était jamais présenté aux yeux d'un monarque ? Devait-il être attristé par des suggestions erronées , tendantes à avilir le plus grand nombre des membres marquants de la famille espagnole ? Comment n'ont-ils pas vu qu'ils allaient fournir des prétextes plausibles aux démagogues de l'Amérique pour leur séparation , qui ne commença réellement qu'à cette époque , provoquée par de fausses mesures , puisque dans le principe l'insurrection des colonies a eu le même caractère que celle de l'Espagne, celui de la conservation des droits de Ferdinand VII.

Nous sommes étrangers aux intérêts de la monarchie espagnole ; quelleque soit la marche qu'elle adopte , il ne nous reviendra ni bien ni dommage personnel , mais comme membre de la grande famille européenne , nous regrettons qu'un si noble exemple soit perdu pour la postérité , et nous déplorons que cette puissance n'ait pas retiré tout le fruit qu'elle avait le droit d'espérer du dévouement héroïque des Espagnols , soit Européens , soit Américains , car tous ont présenté le spectacle unique de la plus étonnante unanimité sous toutes les latitudes du globe , où s'étend sa domination ; et que le souverain n'ait pas cueilli tous les avantages , qu'il pouvait se promettre , pour sa

gloire , de l'affection de ses sujets. Nous avons été conduits à ces réflexions pour faire sentir que dans la situation des esprits en Espagne , où l'on a formé des partis , au lieu de les réduire au silence , il est impossible à tout Espagnol d'écrire l'histoire de la guerre d'Espagne contre Buonaparte , s'il y fait entrer des considérations politiques. Les auteurs de l'ouvrage en question ne pouvaient prétendre à autre chose qu'à composer des mémoires ou à faire un recueil de pièces officielles. C'est ce que le premier volume prouve suffisamment et ce que ceux qui doivent suivre , confirmeront sans doute , si le même plan est toujours suivi ; car nous avons la mesure de ce que l'on peut attendre d'écrivains , qui , après avoir tonné contre ceux qui ont *prostitué leurs places à l'usurpateur* , ne rougissent pas de faire l'apologie de ceux qui lui ont livré la personne du roi , toute la famille royale et la patrie.

En effet ces écrivains font plus qu'excuser le voyage du roi à Bayonnè , au mépris du danger , que les révélations du jeune Hervas ne permettaient plus de regarder comme problématique , ils l'approuvent sans détour. « Il » n'est point hors de propos de recommander » la lecture de ces observations à ceux qui » ont censuré si sévèrement le sacrifice , que » fit Sa Majesté , en exposant sa personne et

» son trône , plutôt que de provoquer une
» guerre , qui , d'après tous les calculs de la
» prudence humaine , devait nous être fu-
» neste. » Si jusqu'ici l'illusion invincible , que
se font les Espagnols sur la nature de leurs
efforts , nous a paru expliquer les motifs de
tout ce dont ils s'arrogent gratuitement le
mérite , nous ne pouvons attribuer la nouvelle
prétention mise en avant par ces historiens
qu'à l'intention manifeste de faire partager
sciemment la même erreur aux autres nations.
En effet quelles sont ces observations tant re-
commandées , comme péremptoires , pour faire
changer l'opinion généralement établie sur la
faute commise par ceux qui entraînent le
roi dans cette fatale démarche ? Ces observa-
tions ne sont autre chose que l'exposé de l'état
de la population , des richesses et des armées ,
dont disposait Napoléon , comparées à celles
de même nature , qui étaient à la disposition
de Ferdinand en 1808 , pour résister au pre-
mier. « Comparons , disent-ils , (1) notre
» population avec la population française , nos
» richesses avec celles du grand Empire , nos
» forces avec les forces de Napoléon , et notre
» dépendance politique avec la prépondérance
» du cabinet de St. Cloud , et lors même
» que par le plus heureux succès la fortune
» récompensera nos efforts , nous frémirons à

» la vue de la disproportion immense des combattans. »

Procédant ensuite d'après ce principe, et comme s'il s'agissait de mettre en contact et d'appliquer physiquement toutes les ressources de la France contre la Péninsule espagnole, les auteurs arrivent aisément et tout naturellement à l'étrange résultat d'opposer 60 millions de Français, Italiens, Allemands, etc., qui obéissaient à Napoléon, sans en retrancher un seul individu, à onze millions d'Espagnols, dont ils retranchent les privilégiés, etc.; ce qui réduit la population disponible à deux millions huit cent mille hommes; l'armée (1) de Napoléon d'un million, ou plutôt (2) d'un million cinq cent mille combattans, à deux cent mille Espagnols, y compris les milices, etc. (3); un revenu de 825 millions (4) qui laissaient dans les coffres du gouvernement français un excédent annuel de près de 50 millions, à 123 millions de revenus et à un déficit annuel (5) de 332 millions du côté de l'Espagne; et ainsi de suite pour l'industrie, le commerce, etc.

Il faut convenir que cette méthode de raisonner et de comparer est fort commode, si

(1) Pag. 100.

(2) Pag. 101.

(3) Pag. 144 et suivantes.

(4) Pag. 86.

(5) Pag. 134.

par malheur elle n'était pas absurde et si elle ne décélait pas un parti pris de cacher, ou pour le moins d'obscurcir la vérité, en présentant des calculs numériques dégagés de toutes autres considérations. Cela éblouit d'abord et produit ensuite une certaine impression qui reste chez tous ceux qui ne veulent pas se donner la peine de démêler les sophismes, que renferment ces fausses comparaisons, en apparence si justes et si exactes. Si les auteurs se sont attendus à ce qu'un bon nombre de lecteurs les crût sur parole, ils ne se sont guères trompés, puisque même dans les journaux de Paris (1) il s'est trouvé tel critique assez bénévole pour abonder dans leur sens, et pour dire, d'après eux, que l'on se sent effrayé pour la nation espagnole, quand l'on compare les faibles moyens de résistance qu'elle pouvait opposer aux forces colossales de Napoléon.

Il paraîtrait cependant que dans ceci la question n'est pas de mettre dans la balance les millions de la France d'un côté et les *maravédís* de l'Espagne de l'autre, ainsi que la population et les armées respectives des deux nations; mais de peser les ressources, que la première de ces puissances pouvait employer pour l'agression, et celles qui étaient sous la main de la

(1) La Quotidienne.

seconde , pour la résistance. Or, il est de fait que Napoléon avait à cette époque si peu de forces disponibles à employer dans la Péninsule, qu'il a fallu, selon le témoignage de M. le général Thiebaut, composer le corps d'armée de la Gironde destinée contre le Portugal (1), de conscrits tirés des dépôts, dont l'on forma des régimens provisoires d'infanterie et de dragons. Cela ne pouvait pas même être autrement, car l'emploi des forces de l'empire était connu : elles étaient chargées de contenir l'Italie, l'Allemagne et la Prusse, et de surveiller l'Autriche. Ferdinand, au contraire, fort de l'opinion publique et de l'affection de ses peuples, ne devait pas se borner à la supputation numérique des troupes régulières de son armée, il pouvait compter sur la totalité des hommes valides de son royaume, capables de porter les armes. Il n'y aurait plus eu de privilèges du moment que ce monarque aurait fait connaître le danger que couraient sa personne et sa couronne, d'après les projets déjà assez connus de Napoléon : la guerre serait dès-lors devenue nationale et tout le monde sans distinction de classe, de rang ou de profession, aurait couru aux armes pour repousser à la fois l'oppression et l'humiliation, plus odieuse

(1) Voyez l'état de la composition de cette armée, publié par ce général dans sa relation.